

Les soeurs Desloges méritent bien une école

Fernan Carrière

Number 28 (3), 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carrière, F. (1983). Les soeurs Desloges méritent bien une école. *Liaison*, (28), 73-74.

Les soeurs Desloges méritent bien une école

Même Gilles Martin avec sa «Gigue du diable» et Daniel Poliquin et ses cuillères ne figuraient pas à ce spectacle d'inconnus. Enfin, le monologue-raconteur, Michel Vallières, non plus, bien que sa participation au «classicisme» ontariois soit encore à ses débuts.

Mais, en mon sens, un tel montage d'artistes recèle de signes autres que les mots dits ou chantés. Radio-Canada nous signale que certains de nos artistes ont du mérite autre que celui d'être ontariois. La société d'État nous apprend rien sur ce plan-là.

Plus évident encore, la culture officielle de l'Ontario (à prêter à ce dernier qualificatif le même sens que classique) vient du nord (hostie!).

Paquette, Dalpé, Vallières, Poliquin, Aymar et compagnie, sans exception, retracent leurs origines au nord. Pour le Sud? Il y avait Cécile Frenette de Toronto (dont on n'a pas encore entendu la superbe voix ailleurs en province). Mais personnellement je soupçonne qu'elle ait moins de rapports avec la francophonie ontarienne que les autres artistes présents.

Non, le centre-sud et même l'est, n'avait pas grand'chose à dire à ce spectacle. Peut-être les causes se rapportent-elles à un phénomène strictement démographique? Peut-être dans le sud et l'est avons nous moins d'initiative qu'ailleurs, le résultat d'une plus grande complaisance par rapport aux médias anglo-américains? Je peux seulement poser les questions.

La musique et les poèmes des artistes ont donné à ce dixième de CBLFT une vraie présence, ce chez nous. Heureusement. Rien d'autre en témoignait: absence du drapeau ontariois, dialogues banaux sur scène, techniciens uniquement anglophones.

Bref, on était là pour divertir, tâche admirablement bien exécutée; on fêtait CBLFT, pas la présence d'une télévision franco-ontarienne dans le sud.

Si Radio-Canada appuie finalement des gens de chez-nous, du moins les classiques, au lieu d'aller chercher des artistes ailleurs, c'est qu'elle a fait du chemin depuis dix ans. La marche reste toutefois longue pour que l'on colle à la société d'État l'étiquette ontarioise, ou plutôt qu'elle la rélame.

Pour nos artistes créateurs, l'accession au classicisme en musique et en poésie marque une grande étape. Je souhaite, en tout cas, que l'évolution ne s'arrête pas là.

D'ailleurs, on tarde encore à accorder des lettres de classicisme à des oeuvres ontarioises dans d'autres disciplines artistiques, Ou encore, diront d'autres, à en produire qui en soient dignes.★



Les soeurs Desloges président, du haut du perron, au dévoilement de la plaque commémorative de l'école Guigues.

par

Fernan Carrière

On a pris l'habitude, lorsqu'on marche dans la rue, de le faire pour manifester un mécontentement ou pour revendiquer. Plus rarement, ce sera pour fêter ou pour célébrer. C'est ce qu'un petit nombre d'entre nous ont fait, le samedi 18 juin dernier, suite à la cérémonie du dévoilement de la plaque commémorative historique devant l'école Guigues, à Ottawa: on a «marché pour Guigues», précédé du corps de tambours et trompettes du Conseil des écoles séparées d'Ottawa (CESO), depuis l'école Guigues jusqu'au parc de la confédération où le Festival franco-ontarien nous attendait.

C'était aussi la journée du Centre artistique Guigues au Festival. Signe des temps, l'école Guigues a été fermée il y a quelques années déjà... il y a moins d'enfants dans nos écoles! Signe des temps aussi, des Ontarios s'acharnent à se faire concurrence, en se disputant aujourd'hui l'édifice de l'école Guigues. Les uns voudraient transformer l'école en un foyer pour personnes âgées: ils ont eu l'appui de quelques conseillers au CESO. Ils ont réussi, mesquinement, à la dernière minute, à retarder la réalisation d'un projet qui se prépare depuis beaucoup plus longtemps, celui

de prolonger la vie de l'école tout en respectant sa vocation originale –d'être un foyer de transmission de la culture francophone en Ontario–, en la transformant en Centre artistique pour l'ensemble de la communauté francophone d'Ottawa et de la région, voire de la province. Ce projet, d'abord piloté par l'ACFO régionale, vole maintenant de ses propres ailes et est soutenu par l'archevêque d'Ottawa, les deux députés du comté, le conseiller du quartier et de nombreuses personnalités locales, sans compter les premiers intéressés, les artistes évidemment, y compris LIAISON qui y logerait ses bureaux sans aucun doute.

Deux comédiennes –Madeleine Le Guerrier et Carole Aveline– incarnaient le rôle des soeurs Desloges, à l'occasion du dévoilement de cette plaque commémorative, ainsi qu'à diverses autres occasions durant le Festival franco-ontarien. Les "soeurs Desloges" agissaient comme maîtresses (sic) de cérémonies: présentation des invités d'honneur, présentation des orateurs... elles étaient, il va sans dire, très honorées d'accueillir leurs invités pour cette occasion spéciale. Le sous-ministre adjoint, M. Berchmans Kipps, a exprimé l'avis que cette page d'histoire devrait être enseignée à tous les enfants franco-ontariens; qu'on devrait même les emmener sur les lieux même de l'école pour la leur enseigner. Les enfants de Béatrice Desloges y étaient et l'un d'entre eux a raconté des anecdotes en rapport avec cette lutte de la résistance au règlement 17. L'historien bien connu, l'octogénaire Séraphin Marion, était visiblement fier de rappeler à tous ceux qui le saluaient qu'il se souvenait de cette époque pour l'avoir vécue, alors qu'il était adolescent. Le ministre responsable de l'agence gouvernementale qui pose ces plaques, un peu partout dans la province, sur des sites historiques, l'honorable Bruce McCaffrey, a expédié un télégramme exprimant son regret de ne pouvoir être présent à la cérémonie. Par contre, le député (libéral), Albert Roy, en jouissait de souligner que c'était ce même gouvernement qui continue de refuser l'autonomie scolaire que les Ontariens réclament depuis plus de sept ans –dans la région d'Ottawa– qui reconnaît maintenant officiellement cet épisode de l'histoire de la province. Le texte inscrit sur la plaque commémorative est explicite: il résume de façon très concise l'histoire du règlement 17 et rappelle que l'école Guigues "devint le centre du mouvement en faveur des droits de la minorité dès le début du siècle". Qui n'a guère entendu parler de cette légendaire histoire des épingles à chapeau.



On a «marché pour Guigues» dans les rues d'Ottawa.

Ce sont deux femmes, les soeurs Desloges, soutenues par les Napoléon Belcourt et autres, ainsi que par les mères "canayennes", qui ont persévéré à enseigner en français aux enfants. Or, curieusement, on a peut-être eu tendance à les oublier avec le temps. C'est une amie qui me soulignait, à cette occasion, que si ce sont surtout des femmes qui enseignent au primaire, les écoles portent surtout des noms d'hommes. Voire, qu'à ma connaissance, il n'y a pas d'école qui honore la mémoire des soeurs Desloges, de véritables héroïnes, au même titre qu'un Belcourt –autre signe des temps, on vient de fermer l'école secondaire Belcourt à Ottawa.

Ce serait probablement malhabile et inapproprié de suggérer de changer le nom de l'école Guigues, à l'occasion de la transformation de l'école en Centre artistique. Il faudrait certes, cependant, songer sérieusement à honorer la mémoire des femmes canadiennes-françaises qui ont activement participé à maintenir notre culture, à la transmettre et à la revivifier aujourd'hui, en commençant par honorer les soeurs Desloges. Diane et Béatrice méritent bien une école à leur nom tout autant que Guigues.

Celles qui les incarnaient, sous le soleil radieux du début de l'été, étaient bien fières de déambuler au devant de la parade dans les rues d'Ottawa. Au fait, soit dit en passant, ce serait pas bête de "marcher pour Guigues" et pour Desloges, une fois par année, pour fêter plutôt que pour résister, à l'occasion du Festival franco-ontarien... Ça cadrerait si bien dans l'esprit des fêtes de la St-Jean.